

toute l'intrépidité que le plus aguerri soldat aurait pu faire (*).

Mme de Verchères avait alors quarante-deux ou quarante-trois ans.

Le choc dura deux jours et deux nuits, et elle le soutint avec ses deux compagnons, sans manger ou dormir.

Enfin, le matin du troisième jour, elle vit les Iroquois s'enfuir précipitamment, comme ils s'apprêtaient à incendier le fort, et laissant derrière eux leurs prisonnières et leur butin.

Mme de Verchères s'imagina tout de suite qu'il lui arrivait du secours ; peut-être son mari.

Passant par le chemin couvert, elle entra dans le fort et vit bientôt, aborder sur le rivage, plusieurs bateaux contenant des soldats français, commandés par M. le marquis de Cri acy.

Verchères était sauvé.

* *

Le Sokokis n'abandonna pas alors son idée de vengeance. Deux ans plus tard (1692) il inspira aux Iroquois une autre attaque contre le fort, en un moment où M. de Verchères, en était absent. Comme en 1690, des colons et des soldats furent massacrés dans les champs. Dans l'enceinte de palissades il ne restaient que Mlle de Marie-Magdeleine de Verchères, âgée de quatorze ans, ses deux jeunes frères, douze et dix ans, et deux soldats.

Pour des détails sur la seconde attaque contre Verchères, que mes lecteurs me permettent de leur recommander la lecture de *Héroïsme et trahison*, de M. Joseph Marmette, où cet écrivain canadien a développé, on ne peut mieux, ce fait glorieux.

Régis Roy

EPISODE D'UNE CHASSE AU LION



L-ARBI parla ainsi :

Le lion qui avait mangé nos bestiaux dormait dans le fourré des chênes lièges, son repaire de prédilection.

C'est là qu'il fallait aller le trouver.

Notre plan était de nous mettre sur deux rangs, d'approcher à vingt pas du fourré, après avoir préalablement laissé les femmes sur un rocher en arrière, et de défer le lion pour le faire sortir ; une fois en vue, de faire sur lui une décharge générale, qui ne pouvait manquer de le tuer raide.

Tout cela bien convenu, nous approchâmes du dortoir du lion, excités par les cris de nos femmes.

Au premier rang étaient les hommes les plus valides et les meilleurs tireurs. On s'arrêta comme il a été dit ; les fusils furent armés et la crosse mise à l'épaule.

J'appelai alors le lion et lui dis :

—O mangeur de bœufs, sors de ton repaire ! Viens voir en face des hommes ! C'est aujourd'hui le jour du paiement !

Il ne répondit pas. Vous savez, messeigneurs, qu'il en est quelquefois ainsi, et qu'il faut répéter l'invitation pour faire sortir le lion. Je la répétais donc en ajoutant :

—Ne fais pas le chien. Si tu es un homme, sors, te dis-je ! Viens à nous !

Et, pour donner plus d'effet à mes paroles, je lançai, ainsi que quelques-uns de mes compagnons, des pierres dans l'endroit où nous pensions qu'il était.

Oh ! alors, mes enfants (et, en disant cette phrase, El-Arbi oscillait la tête de droite à gauche), si vous aviez vu cela ! le tonnerre se mit à parler

par la bouche de ce lion, et comme un éclair il tomba devant nous.

Nos fusils partirent, mais il n'eût pas l'air de s'en apercevoir.

Il s'élança sur le groupe du milieu, qu'il prit dans ses pattes, et mit trois des nôtres sous lui : mon cousin Ben-Meftah avec la tête fracassée, le fils de Ben-Smail avec la poitrine ouverte, et mon oncle Rabah qui, par la protection du prophète, n'avait pas de blessures graves, mais qui, se voyant sous le lion, nous criait :

—O mes frères, délivrez moi ! Par la figure du Dieu le très-haut, sauvez-moi de ce péril !

Presque tout le monde avait fui en voyant ce que le lion faisait des hommes ; mais les femmes nous firent honte, surtout celles qui avaient un parent parmi les morts qu'il avait couchés sous lui ! Ma cousine Aïcha, qui avait été ma femme, pleurait et s'arrachait les cheveux en voyant son père Rabah dans cette position.

Elle me criait :

—El-Arbi ! délivre-le ! délivre-le, ou jamais je ne te regarderai.

—Je suis à toi, m'écriai-je, et je m'avançai vers le lion pour le brûler, ne voulant pas le tirer de trop loin, dans la crainte de blesser les hommes qu'il tenait.

Il me laissa approcher à trois pas, mais, au moment où j'ajustais à la tête, il se redressa, et, d'un coup de patte, m'arracha mon fusil, dont il fit une faucille !

Me trouvant ainsi désarmé, je reculai d'un saut en arrière et me mis à fuir ! Mais l'affreuse bête était sur mes pas. Je sentis qu'elle allait m'atteindre, quand, avisant un chêne énorme qui avait été abattu et gisait sur le sol, je me jetai dessous, juste au moment où le lion, pensant me joindre, avait levé ses deux pattes pour me saisir.

M'étant brusquement dérobant sous l'arbre, il s'abattit sur celui-ci, en le mordant et en le déchirant de ses griffes, comme si c'eût été moi.

Vous voyez ma position, mes enfants, elle n'avait rien de bon. Mes parents, mes amis et les femmes s'égratignaient les joues en signe de deuil. On me croyait écharpé, j'entendais les lamentations que l'on faisait sur mon sort.

Pendant ce temps-là, le lion était en travers de l'arbre et moi dessous. Ses deux pattes de devant pendaient d'un côté, et celles de derrière touchaient terre de l'autre.

Il sortait de sa gueule des grondements effroyables, de l'écume et une odeur infecte, il était hâletant ; j'entendais souffler sa poitrine comme si elle eût contenu la tempête.

Comment cela finira-t-il ? Voilà, messeigneurs, ce que je pensais ! Il n'y avait pas à compter sur le secours des hommes : ils avaient été terrifiés par ce qu'ils avaient vu faire au lion. J'invoquai le prophète (sur lui seul soit le salut !) Il eut pitié de moi. Une inspiration me vint. J'avais entendu dire que le lion comprenait la parole de l'homme et se laissait quelquefois attendrir.

Je m'adressai à lui de cette façon :

—O sultan des animaux, tu es le plus fort, sois généreux contre ton ennemi vaincu. Si tu me laisses la vie, je prends Dieu en témoin que jamais plus je n'attaquerai toi, ni ceux de ta race.

Le lion comme s'il eut compris et accepté le pacte, rugit encore une fois, puis quitta sa position de dessus l'arbre, et se retira lentement vers la forêt en jetant de temps à autre un regard de mon côté.

J'étais bien joyeux, comme vous pensez, de voir le lion s'éloigner, mais je n'osai sortir de dessous mon arbre pendant qu'il était en vue.

Ce n'est que lorsqu'il fut entré dans les bois, et que je l'entendis dire par mes compagnons, que je me relevai et me mis à courir vers eux, comme si j'avais eu des ailes.

Je fus accueilli par tous avec des cris d'étonnement et de joie.

Mais je n'avais pas été seul aux prises avec le lion.

Je proposai d'aller relever les trois hommes qu'il avait d'abord abattus.

Quel spectacle, ô envoyé ; de Dieu !

Ben Meftah était mort sa tête était en fromage. Ben Smail vivait encore, mais il avait la poitrine ouverte et devait mourir dans la journée.

Enfin, mon oncle n'avait que des contusions, mais il avait été foulé par la poitrine du lion et se trouvait évanoui.

Nous dûmes les rapporter tous les trois à nos tentes, où les lamentations du deuil durèrent huit jours.

Voilà mes enfants, ce qui est arrivé de moi avec le lion, j'ai eu bien de la peine d'avoir été cause de la mort de deux hommes.

Aussi, depuis ce jour j'ai tenu parole, et jamais, quoiqu'il m'ait mangé bien des bœufs et des brebis, je n'ai songé à me battre de nouveau avec lui.

C'était convenu, on ne doit avoir qu'une seule parole.

Je sais bien, ajouta El-Arbi, en manière de péroraison, qu'il y a des hommes qui tuent le lion comme si ce n'était qu'un chien, mais c'est par la permission de Dieu que cela arrive.

Il n'y a, mes enfants, de force et de puissance qu'avec l'aide de Dieu : tout passé en ce monde, lui seul est éternel ! Allez avec le salut !

Général MARGUERITE.

LE JEU DES LETTRES

FANTAISIE

Depuis quelque temps, un journal parisien publie, par extraits, un très ingénieux alphabet sur la naissance des lettres. Il a beaucoup de succès. C'est une fantaisie assez originale dont voici un échantillon.

L'origine de l'alphabet I, d'après un vieux document :

Quand la vache Io grasse et blonde
A Jupiter donne son lait,
Dans l'Olympe a'ors apparaît

La première "lettre I" du monde.

A ce jeu de lettres, plusieurs générations se sont diverties. Dans son poème sur *l'Harmonie imitative*, le chevalier de Piis s'est amusé à quelques calembredaines, qui firent sourire en leur temps. On peut vous en donner un échantillon. Voici pour l'A :

Au haut de l'alphabet l'A s'arroe sa place
Alerte, agile, actif, avide d'apparat.

Puis c'est le B :

Balbutié bientôt par le gosier débile,
Le B semble bondir sur la bouche inhabile.

Tout est au g avec le G :

Un jet de voix suffit pour engendrer le G,
Il gémit quelquefois dans la gorge engagé

Plus curieuse est la variation sur l'M et l'N :

Ici l'M à son tour sur ses trois pieds chemine,
Et l'N à ses côtés sur deux pieds se dandine ;
L'M à mugir s'amuse, et même en s'imposant,
L'N au fond de mon nez s'enfuit en raisonnant ;
L'N aime à murmurer, l'M à nier s'obstine ;
L'N est propre à narguer, l'M est souvent mutine.
L'M au milieu des mots marche avec majesté ;
L'N unit la noblesse à la nécessité.

Le P, plus pétillant à son poste se presse.

Renouvelé du Xi, l'X entrant dans la rixe,
Laisse derrière lui l'Y grec jugé prolix,
Et mis, malgré son zèle, au même numéro,
Le Z, usé par l'S, est réduit au zéro.

L'origine de la lettre N, toujours d'après la même source :

On m'assure que l'N a pris
Naissance dans une bataille,
Pourtant, cent fois dans la mitraille,
En déroute on vit "l'N mia."

Tout cela n'est pas méchant.

Les quatre livres les plus populaires du monde entier : *l'Ami des Salons*, par Mlle Nitouche ; *le Pater*, par François Coppée ; *les Farces de Piron* et *les Lettres d'un étudiant*, 10c. chaque. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1821, rue Sainte-Catherine.

(*) *Brocquille de la Potherie*, histoire de l'Amérique, page 326, tome I.